

et la neige devaient provenir d'une femme, créature plus faible et plus bienveillante. C'est sur cette croyance qu'un Inca, poète habile et renommé, avait composé la pièce de vers dont voici la traduction, telle que la donne, d'après l'original, l'historien Garcilasso de la Véga :

Belle fille,
Ton frère pluvieux
Brise maintenant
Ta petite cruche,
Et c'est pour cela
Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Et que la foudre tombe.
Toi, fille royale,
Tu nous donnes par la pluie
Tes belles eaux.
Quelquefois aussi
Tu fais grêler sur nous,
Et neiger de même.
Celui qui a fait le monde,
Le Dieu qui l'anime,
Le grand Viracocha,
T'a donné l'âme,
Pour remplir cette charge
Qu'il t'a confiée.

Les Péruviens paraissent avoir été beaucoup moins avancés dans l'art musical, art, du reste, relativement moderne chez tous les peuples. Nous n'ajouterons rien à ce que nous en avons dit en parlant des mœurs et coutumes de ce peuple.

Les Péruviens, considérés comme nation, avaient deux langues différentes : l'une parlée exclusivement par les Incas, et dont les autres classes ne comprenaient pas un seul mot, espèce de langage maçonnique interdit aux profanes ; l'autre répandue généralement dans tout le royaume, grâce aux soins des empereurs. Cette communauté d'idiome avait de précieux avantages : d'abord celui d'établir un lien entre les divers peuples dont se composait la population de l'empire péruvien ; en second lieu, celui de faire adopter plus facilement les institutions et les lois des Incas par les tribus subjuguées ; enfin, celui d'établir sur tout l'empire un certain niveau de civilisation, en accoutumant peu à peu les peuplades les plus farouches aux mœurs, aux connaissances et aux habitudes des Péruviens. Nous croyons intéressant de citer quelques détails que nous trouvons dans le P.

Blas Valera, sur cette langue générale ; nous conservons l'ancienne traduction française, qui rend merveilleusement la naïveté et les tournures originales du vieux espagnol :

« Quoiqu'il soit vrai, dit le pieux ecclésiastique, que chaque province ait son langage particulier différent des autres, cependant il y en a un général, qu'on appelle *la langue de Cuzco*, laquelle était en usage, du temps des rois incas, depuis Quito jusqu'au royaume de Chili et de Tucumac. Les Caciques et les Indiens, dont les Espagnols se servent comme d'agents dans leurs affaires, parlent encore cette langue. Et il faut remarquer qu'à mesure que les rois incas soumettaient à leur empire quelque royaume ou quelque province, la principale chose qu'ils recommandaient à leurs nouveaux sujets, était d'apprendre la langue de la cour de Cuzco, et de l'enseigner à leurs enfants. Mais, afin qu'on pût exécuter leur commandement, ils envoyaient des Indiens natifs de cette ville, pour les instruire dans la langue et dans la manière de vivre de cette cour. Ils donnaient à ces maîtres des héritages et des maisons dans les villes et dans les provinces, afin de les obliger à s'y naturaliser, et que eux et leurs enfants y enseignassent à perpétuité cette langue. Outre cela, les gouverneurs incas préféraient aux charges de la république ceux qui savaient mieux parler cette langue générale ; aussi tout le monde l'entendait, et par ce moyen les Incas gouvernaient en paix tout leur empire et tous leurs sujets de quelque nation qu'ils fussent. »

Nous ne pousserons pas plus loin ce tableau de la condition intellectuelle des Péruviens. Dans tout ce que nous avons dit sur les mœurs, les usages, l'industrie, le gouvernement, les lois et les connaissances de ce peuple, nous n'avons pas entendu indiquer une seule époque, une seule période de son histoire. Nous avons résumé les manifestations de sa vie sociale, telle qu'elle s'est développée pendant toute la durée de l'empire

des Incas jusqu'à la conquête espagnole. Nous avons réuni dans un même cadre toutes les institutions élaborées successivement par les souverains indigènes. Il ne faut donc pas, en lisant cet exposé, rapporter ce que nous disons à telle ou telle époque en particulier, car notre travail embrasse tout le temps de la domination des enfants du soleil.

Il ne nous reste plus, pour compléter ce que nous avons à dire sur les temps anciens, qu'à raconter l'histoire proprement dite des empereurs du Pérou, ce que nous ferons brièvement, en élaguant de notre récit tous les faits et tous les détails qui, par leur nature, devaient entrer dans le tableau général de la civilisation péruvienne.

DYNASTIE DES INCAS. — Nous avons peu de chose à dire sur le règne du premier Inca, Manco Capac. Le lecteur sait déjà quels furent les commencements de la domination de ce réformateur, ses actes les plus importants, la nature et les tendances de ses institutions. Ce qu'il nous reste à rappeler de cette époque ne vaut guère la peine d'être cité autrement que pour mémoire.

Après sept ou huit ans de propagande et d'efforts couronnés de succès, Manco Capac vit le nombre de ses adeptes s'accroître au point de lui permettre de lever une armée, pour réduire par la force ceux des indigènes qui ne voulaient pas céder à ses exhortations. Il soumit à ses lois toute la partie orientale jusqu'à la rivière de Paucartempé, quatre-vingts lieues à l'ouest jusqu'à l'Apurimac, et neuf lieues au sud jusqu'à Guequezona. Après avoir fondé Cuzco, il bâtit treize villages vers l'est, trente vers l'occident, dans l'espace de huit lieues, forma des colonies dans tout le territoire conquis, et peupla les parties les plus fertiles et les moins habitées.

Manco vécut, suivant le calcul des historiens du Pérou, vers le onzième siècle de notre ère. C'est à lui que les Péruviens furent redevables de la construction du temple du soleil à Cuzco. C'est

lui qui fit élever ce couvent dans lequel étaient cloîtrées les vierges consacrées au soleil. Pour distinguer les princes du sang impérial des autres personnages de la cour, et les désigner au respect de la foule, il ordonna que, à son exemple, tous les hommes de sa famille eussent la tête rasée, et qu'on ne leur laissât qu'une touffe de cheveux au sommet du crâne. Il voulut aussi qu'ils eussent, comme marque distinctive, les oreilles percées. Mais comme signe visible et irrécusable de l'origine impériale, il établit que tous les membres de sa famille porteraient un bandeau de laine rouge qui faisait plusieurs fois le tour de la tête en forme de turban. Cette espèce de diadème fut nommé *llauta*.

Le règne de Manco Capac dura, dit-on, trente ou quarante ans. Quand ce souverain vit approcher le moment de sa mort, il réunit autour de lui sa famille, ainsi que les plus éminents de ses sujets, et leur adressa un long discours dans lequel il recommanda à son fils Sinchi Roca le bonheur de son peuple, aux Péruviens la fidélité et l'obéissance à son héritier.

Les funérailles du roi furent célébrées pendant trois mois consécutifs. Le souvenir de ce grand homme resta entouré d'une vénération superstitieuse fondée sur ses qualités éminentes et sur les services immenses qu'il avait rendus aux peuples du Pérou.

Sinchi Roca, une fois en possession du pouvoir, épousa sa sœur, Mama Oello, afin que ses enfants fussent doublement légitimes, et tinssent également de leur mère et de leur père, leur droit à la couronne. Le mariage entre frère et sœur constituait un privilège exclusif en faveur du souverain ; il était fondé sur cette considération que la race des Incas devait toujours rester pure de toute mésalliance, et que rien ne pouvait mieux assurer la virginité du lignage impérial que ces unions entre si proches parents.

Ce fut sous le règne de Sinchi Roca que se fit la division de l'empire pé-

ruvien en quatre parties, déterminées par les points cardinaux. On subdivisa les grandes provinces en districts ; on fit le recensement de la population, et on organisa les habitants en décuries, avec surveillance des officiers chargés de veiller au maintien de l'ordre et de signaler aux gouverneurs les besoins de leurs concitoyens.

Lorsque l'Inca se vit affermi sur le trône, il voulut ajouter de nouveaux domaines à ceux que son père lui avait légués. Il se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée, en ayant soin de faire publier par des hérauts qui le précédaient, son ferme dessein de soumettre les pays limitrophes aux lois dictées par Manco Capac. Presque partout sur son passage cet avertissement suffit pour décider les indigènes à se ranger sous sa bannière. De retour dans sa capitale, il continua de loin ses conquêtes pacifiques.

Après un règne dont on ne peut fixer la durée avec certitude, mais qui paraît avoir été assez long, Sinchi Roca mourut, laissant la couronne à son fils aîné Lloque Yupanqui.

Ce nom singulier, le troisième Inca le devait à l'habitude qu'il avait contractée de se servir de la main gauche. A peine eut-il été revêtu de la souveraine puissance, que, tourmenté de désirs ambitieux et de rêves d'agrandissement, il résolut de reculer les frontières de son royaume. Au lieu de suivre les exhortations et les conseils paternels, il recourut immédiatement aux voies belliqueuses, et déclara la guerre à toutes les peuplades qui hésitaient à se courber sous sa domination. Après avoir soumis le pays de Cana, il tenta de subjuguier un territoire dont les habitants étaient plus accoutumés au métier des armes et plus jaloux de leur indépendance. La première rencontre des deux armées fut des plus meurtrières, et la victoire resta incertaine. Enhardi par cette apparence de succès, l'ennemi assiégea le camp impérial, mais il fut vigoureusement repoussé. L'arrivée de renforts assez considérables permit bientôt à l'Inca de reprendre l'of-

fensive et de battre complètement ses adversaires. Il s'ensuivit une guerre de partisans, qui se termina par la soumission du peuple étranger. Ce triomphe amena la prise de Purara, où l'Inca fit bâtir plusieurs fortresses.

L'activité guerrière de Lloque Yupanqui ne pouvait s'accommoder d'un long repos. Les soins donnés à l'administration, quelques règlements d'ordre public, occupèrent l'intervalle qui s'écoula entre la dernière campagne et une nouvelle tentative d'agrandissement. Les habitants de Collao se montrèrent de plus facile composition que ceux de Cana ; sachant que l'Inca s'avancait contre eux, ils résolurent de se déclarer ses sujets ; en conséquence, ils allèrent au-devant de lui, et l'accueillirent en souverain. L'adjonction de ce peuple augmenta notablement la monarchie péruvienne ; car les habitants de Collao formaient plusieurs nations originaires des bords du lac de Titicaca.

Quelques années après cet important succès, l'Inca, toujours dominé par sa passion pour les entreprises belliqueuses, organisa une expédition contre la province de Chuquito. Mais il n'eut pas besoin de se mettre en frais de bravoure ; les habitants du pays qu'il convoitait s'empressèrent de reconnaître sa souveraineté, et implorèrent sa protection comme une insigne faveur.

Dès ce moment, le nom de Lloque Yupanqui acquit, dans tout l'empire et les contrées environnantes une glorieuse popularité. Des nations sauvages, voyant la prospérité dont jouissaient les sujets de l'empereur péruvien, demandèrent à être agrégées à cette société nouvelle, arrachée à la barbarie par la sagesse de Manco Capac. La puissance des rois de Cuzco s'en accrut considérablement, et il est juste de dire qu'ils n'en usèrent pas dans des vues égoïstes. L'Inca employa tous ses instants à civiliser les peuples nouvellement réunis à l'empire, à visiter ses provinces, à perfectionner la culture des terres, à

élever des édifices publics, à creuser des canaux, à tracer des chemins, en un mot, à consolider l'œuvre de ses deux prédécesseurs. Enfin, affaibli par l'âge et les infirmités, il mourut, laissant après lui la réputation du plus grand homme de guerre et du monarque le plus juste qui fût encore monté sur le trône du Pérou.

Mayta Capac, quatrième Inca, résolut de marcher sur les traces de son père, c'est-à-dire d'agrandir ses domaines aux dépens de ses voisins. Parmi les peuples qu'il désirait voir passer sous son autorité, un seul osa lui résister : c'étaient les habitants d'un pays nommé *Cacyaviri*. La lutte fut sanglante, mais de courte durée ; la victoire resta à l'empereur de Cuzco, qui, dans sa clémence, pardonna à ses nouveaux sujets, chose rare chez les nations américaines, et par cela même singulièrement admirée. Une seconde expédition amena, après plusieurs combats à l'avantage des Péruviens, la soumission de la province de Cluscuna. Au nombre des réformes que l'Inca fit subir aux habitants de ce pays, on cite l'abolition immédiate de l'horrible usage du poison suivi de temps immémorial par ce peuple barbare.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les provinces que les descendants de Manco adjoignirent à leur royaume. Nous ne pouvons, toutefois, passer sous silence l'expédition de Mayta Capac au delà de l'Apurimac. Cette grande rivière était un obstacle que les rois du Pérou avaient jusqu'alors respecté. Le quatrième Inca y fit jeter un pont de lianes assez solide pour porter son armée. Les ennemis, étonnés de cet ouvrage, si extraordinaire à leurs yeux, crurent que le roi de Cuzco avait les dieux pour lui ; cette opinion suffit pour les déterminer à aller au-devant du joug que leur réservait Mayta Capac. Quelque temps après, la petite vallée d'Aréquipa fut colonisée, et les districts récemment conquis reçurent une organisation régulière. Parmi les institutions civiles dont les Péruviens furent redevables

à cet Inca, il faut citer la fondation de plusieurs hôpitaux pour les vieillards et les infirmes.

Mayta mourut, dit-on, dans la trentième année de son règne, et légua la couronne à son fils Capac Yupanqui. L'empire s'étendait alors, au sud, jusqu'à Choque Apu (la Paz) ; et jusqu'à Paria (Oruro) ; vers la côte jusqu'à Arequeba (Aréquipa).

Il est à remarquer que presque tous les Incas inauguraient leur règne par une visite à leurs sujets. Ces voyages à travers les diverses parties de leur royaume leur attiraient une très-grande popularité. Ils offraient aux citoyens l'occasion de porter leurs griefs et leurs vœux aux pieds du souverain, et il en résultait un sentiment mutuel d'affection entre le monarque, qui apprenait ainsi à connaître les populations de son empire, et ces derniers, qui avaient pu obtenir justice directement et sans délai.

Le voyage de Capac Yupanqui dans ses États dura, dit-on, deux ans. Observons, en passant, que ces longues absences témoignaient de la confiance du roi dans la fidélité de ses sujets, et de la tranquillité parfaite dont jouissait le Pérou.

Plusieurs expéditions successives à l'est de Cuzco réussirent au gré de l'Inca, et sans effusion de sang. La conquête du pays d'Uncasuyu fut considérée comme très-importante, à cause des richesses de toute nature que cette province allait ajouter aux ressources générales de l'empire. Ce succès ne fit que surexciter l'ambition de Capac Yupanqui : bientôt il prépara une campagne contre les Quicheas ; mais il ne voulut pas la conduire en personne, et en laissa tout l'honneur à son frère. Ce prince n'eut qu'à se présenter dans le pays ennemi à la tête de 25,000 hommes ; les barbares épouvantés demandèrent la paix et l'obtinrent en échange de leur indépendance. De retour à la capitale, le triomphateur pacifique fut nommé régent de l'empire, le roi ayant le dessein de diriger lui-même une nouvelle entreprise. Même résultat que précédé-

demment. Toutes les peuplades qui habitaient les bords du lac de Puria, limite des acquisitions de Mayta Capac, envoyèrent des députés à l'empereur pour lui jurer obéissance. Les provinces de Chaycuta et de Charcas (Chukisaca) eurent leur tour, et montrèrent le même empressement à se laisser enrôler sous la bannière des rois du Pérou. Les Incas avaient évidemment affaire à des populations peu habituées au rude métier de la guerre, et d'ailleurs, le prestige de leur puissance fascinait ces nations crédules au point de leur faire renoncer volontairement à leurs usages, à leurs dieux, et à leur gouvernement.

Nous ne pouvons malheureusement éviter la monotonie dans ce récit des faits et gestes des enfants du soleil; la faute en est aux historiens qui ne nous apprennent, sur l'histoire de la dynastie des Incas, que des faits uniformes et quelquefois même insignifiants. Il est également impossible de deviner le véritable caractère des empereurs péruviens au milieu des flatteries et des éloges emphatiques que les chroniqueurs, et surtout Garcilasso de la Véga, adressent à leur mémoire. Tous les Incas sont des espèces de divinités, des êtres pleins de vertu, de sagesse, de bravoure, de clémence et de bonté; on ne saurait leur reprocher aucun méfait, ni leur imputer aucun défaut. En un mot, c'est un panégyrique sans interruption, un long discours à la louange exclusive de ces souverains. On conçoit qu'il est fort difficile d'entrevoir la vérité à travers cet épais nuage d'encens. Aussi sommes-nous réduit nous-même à paraphraser en quelque sorte les assertions des historiens qui nous servent de guides.

Inca Roca, sixième monarque péruvien, commença son règne par un voyage de trois ans dans ses États, usage consacré par ses prédécesseurs; puis il conquiert les provinces de Chomecas, d'Uramarca, de Sulla, d'Utumsulla, et plusieurs autres qui, au dire de Garcilasso, renfermaient environ 400,000 familles,

évaluation qu'il est permis de croire exagérée. Pendant les quelques années qu'il employa ensuite à améliorer les institutions de son pays, il habitua son fils aîné aux affaires du gouvernement. Il lui confia la direction d'une entreprise contre la province d'Antisuyu, entreprise qui réussit et annexa aux domaines des Incas un riche et vaste territoire. Quelque temps après, la conquête des provinces de Charcas (Chukisaca), commencée sous le règne précédent, fut consommée, et acquit à Inca Roca une gloire impérissable. Bientôt de nouveaux agrandissements portèrent au loin la réputation de l'empereur de Cuzco. Quoi qu'il en soit, le titre le plus légitime et le plus sérieux de ce monarque à la vénération de son peuple, ce fut d'avoir fondé des écoles publiques à Cuzco, et organisé un système d'instruction pour la classe noble. Le bienfait, comme on le voit, fut exclusif, et ne s'étendit pas jusqu'aux rangs infimes de la société, comme la justice l'exigeait, mais il détermina un progrès qui exerça une heureuse influence sur l'esprit général de la nation.

On attribue au règne de Roca une durée de cinquante ans. Il n'y a rien d'impossible à cela, et si l'on admet les assertions de Garcilasso sur la durée des autres règnes, on arrivera facilement aux quatre cents ans d'antiquité dont se vantent les Incas, à partir de la conquête. Reste à savoir s'il est dans l'ordre des choses vraisemblables qu'une série de douze rois remplisse à elle seule une aussi longue période, et qu'avec un pareil nombre de souverains, on trouve une moyenne de trente-trois ans environ par règne.

Nous ne devons pas omettre une assertion importante qui se rapporte au règne d'Inca Roca. L'historien espagnol Acosta dit qu'il y eut deux lignages ou familles d'Incas, et que le second lignage commença à Roca, qui renouvela les lois et donna de nouveaux règlements à l'empire. Ce fait serait digne d'attention, au point de vue historique, s'il pouvait être parfaitement prouvé; mais rien ne nous

paraît justifier l'assertion d'Acosta; c'est pourquoi nous nous bornons à en prendre note.

Malgré son penchant au panégyrique, Garcilasso avoue que Yahuarhuacac, successeur d'Inca Roca, fut un prince efféminé et tout à fait dépourvu des qualités qui font les grands capitaines. Toutefois cet historien déguise la pusillanimité de son ancêtre sous le nom de bienveillance et d'amour inaltérable pour la paix. Malheureusement l'Inca avait un fils dont la turbulence et le caractère impétueux contrastaient avec le calme de son père. La conduite du jeune prince fut telle, que le roi se vit obligé de l'exiler à quelques lieues de sa capitale et de le réduire à garder les troupeaux du soleil. Pendant trois ans, l'héritier présomptif du trône se résigna à cette humiliante condition, roulant dans sa tête des projets de vengeance et de larges compensations au rôle indigne que lui imposait la colère paternelle.

Un jour, on vient annoncer à l'Inca que les provinces de Chincasuyu et de Charcas se sont révoltées, ont massacré leurs gouverneurs et envoient contre Cuzco une armée de 40,000 hommes. A cette nouvelle, le faible monarque est saisi d'épouvante et se hâte d'abandonner sa capitale. Dans cette situation critique, les habitants tiennent conseil, et se décident à implorer l'appui de Viracocha, le prince exilé. Viracocha reparait, rallie autour de lui tous les citoyens en état de porter les armes, et marche à l'ennemi, au lieu de l'attendre dans les murs de Cuzco.

Après avoir pris une position avantageuse et qui le mettait à l'abri d'une défaite décisive, le jeune prince, dont l'armée avait été renforcée par un corps de Quichuas, ennemis implacables des Charcas, envoya à ces derniers des propositions de paix, d'amnistie et d'alliance; mais les insurgés rejetèrent ces offres d'accommodement et s'avancèrent jusqu'à une demi-lieue du camp impérial. Le lendemain, au point du jour, la lutte s'engagea

opiniâtre et sanglante. Viracocha figurait au premier rang et aimait le courage de ses compagnons. Après une bataille qui coûta la vie à des milliers de combattants, la victoire se déclara en faveur des Péruviens. Les principaux chefs des insurgés étaient restés au pouvoir des vainqueurs; mais Viracocha, usant de modération, leur accorda la vie et la liberté. Tout le pays des Charcas se soumit immédiatement à l'autorité des maîtres de Cuzco.

Soit que les penchants de Viracocha se fussent modifiés sous l'influence de l'exil et de la solitude, soit que le prestige dont l'entourait son récent triomphe eût fait oublier sa conduite passée, il fut considéré par le peuple péruvien comme seul digne d'exercer le pouvoir suprême. Profitant de ces dispositions favorables, Viracocha déclara son père déchu de l'autorité souveraine et s'empara du trône. L'Inca découronné passa le reste de ses jours dans l'oubli et l'isolement. Il mourut dans un âge avancé, sans être regretté de personne.

Nous ne savons jusqu'à quel point on doit ajouter foi aux historiens qui disent qu'à peine maître de la toute-puissance, Viracocha, toujours dominé par son orgueil, fit faire un tableau qui représentait sa victoire et la fuite honteuse de son père. Qu'était-ce que ce tableau? C'est ce qu'on ne dit pas, et c'est ce qu'il serait intéressant de savoir, pour être fixé sur l'état des arts péruviens dans les premiers temps de la dynastie des Incas.

Un des premiers actes de Viracocha fut de récompenser tous les guerriers qui avaient pris les armes avec lui contre les insurgés. Il visita ensuite ses provinces et y fit des règlements conformes aux traditions et au génie de chacune d'elles. Cédant à l'esprit de conquête qui avait animé quelques-uns de ses prédécesseurs, il leva une armée de 30,000 hommes et tenta plusieurs expéditions; les vastes territoires de Corauca, d'Ullara, de Llipi et de Chica, furent bientôt réunis à l'empire. A cette époque, les fron-

tières du royaume des Incas s'étendaient à l'est aussi loin que la nature pouvait le permettre; au sud, jusqu'à l'extrémité du pays de Charcas et jusqu'aux déserts qui séparent le Pérou du Chili, et qu'alors on croyait impraticables. Mais l'ambition de Viracocha avait le champ libre vers le nord. Ce fut dans cette direction que l'Inca se porta à la tête de ses armées. A son approche, les habitants de Huyatora, de Poera, et de plusieurs autres districts, firent leur soumission, sans oser la moindre résistance. Au nombre des améliorations dont il dota cette partie de ses domaines, il faut citer un canal de cent vingt lieues de long et de douze pieds de profondeur, pour les besoins de la navigation et du commerce. Ce magnifique travail existe encore aujourd'hui et offre la preuve incontestable de la puissance des rois de Cuzco et de leur sollicitude éclairée pour leurs sujets. Garcilasso mentionne un autre canal encore plus remarquable par ses dimensions, creusé par ordre du même Inca dans le pays de Contisuyu; mais celui-ci, abandonné par les Espagnols, est complètement tombé en ruine.

Dans une nouvelle tournée à travers ses États, Viracocha, arrivé dans une ville du littoral maritime, y reçut des ambassadeurs et des présents de la part du roi de Tucuman. Ces envoyés lui donnèrent des détails sur le Chili et retournèrent auprès de leur maître, avec la plus haute idée des lois et des institutions péruviennes. Telle est du moins l'assertion de Garcilasso de la Véga.

Viracocha mourut au sein de la puissance et de la prospérité dont ses conquêtes et ses réglemens avaient doté son pays. Il passa pour l'auteur d'une prophétie à laquelle ses sujets ajoutaient foi, et qui était conservée dans les archives, sans doute au moyen des quipos. Cette prédiction assurait qu'après la succession d'un certain nombre d'Incas, il viendrait d'une contrée lointaine un peuple, inconnu des Péruviens, qui abolirait leur religion, foulerait aux pieds leurs lois les plus

respectées, et renverserait leur empire. C'est là une de ces prophéties qui trouvent dans un hasard providentiel une réalisation inattendue; peut-être même peut-on la mettre au nombre de ces oracles formulés après l'événement et destinés à donner la consécration du merveilleux à des choses toutes naturelles. C'est ainsi qu'au Mexique, et dans l'Yucatan, les prêtres catholiques, pour faire croire aux indigènes que l'arrivée des chrétiens avait été prévue et désirée par leurs ancêtres, firent après coup des prédictions en vers et en prose, dans lesquelles la venue du vrai Dieu était annoncée, et dont la date remontait, par une fraude pieuse, jusqu'aux premiers temps de l'histoire de ces peuples. M. Waldeck, dans son curieux ouvrage sur les ruines d'Uxmal, que nous avons mentionné plusieurs fois dans la notice sur l'Yucatan, a cité une de ces traditions soi-disant nationales et fabriquées par les Européens. Ce document porte tous les caractères du mensonge et de la fourberie. Nous ne serions donc pas surpris que les prêtres espagnols eussent fait au Pérou ce qu'ils ont fait dans d'autres contrées de l'Amérique.

Le règne de Viracocha ne dura pas moins de cinquante ans, comme celui de l'Inca Roca, son aïeul. Nous ne pouvons encore ici contrôler ce chiffre, contre lequel nous ne protestons pas, mais dont nous ne garantissons pas non plus l'authenticité. Garcilasso affirme avoir vu le corps embaumé de cet empereur dans un parfait état de conservation. Or, cet historien écrivait vers la moitié du seizième siècle.

Dans les premières années de son règne, Pachacutec (*), neuvième Inca, soumit la province de Sausa, nommée *Xauza* par les Espagnols, la nation belliqueuse des Huanacas, le pays de Chicarpac, le territoire d'Ancara et celui des Huyallas. Dans ce dernier, il abolit le détestable vice de la sodo-

(*). Ce nom signifie *qui renverse l'univers*.

mie, qui y était si répandu que le nom d'Huyallas était devenu infamant. Tournant ensuite son activité vers les choses de l'ordre civil, l'Inca fit construire des magasins, des greniers et des routes. Puis il reprit les armes, et confia le commandement de ses troupes à son frère Yupanqui. L'adjonction à l'empire des provinces de Huaras, de Canchuca, de Miscossampu et de Caxamarca, fut, après une lutte de courte durée, le fruit de cette nouvelle entreprise. Edifices publics, aqueducs, ponts, grandes routes, canaux, agriculture, administration, conquêtes, Pachacutec ne négligeait rien. Pendant que son frère et son jeune fils faisaient la guerre en son nom et à son profit, il s'occupait du bien-être de son peuple et de l'affermissement de son pouvoir. Après une guerre sanglante contre Chuquimanqua, souverain de quatre riches vallées qui avaient refusé de se soumettre, Yupanqui parvint à prendre possession des domaines de cet ennemi, mais cette victoire fut achetée par quatre ans de lutte opiniâtre et meurtrière.

Enfin les vallées de Pachacamac, de Rimac, de Chancoy et de Huamac, le royaume de Chima, et d'autres pays que nous nous dispenserons d'énumérer, reconnurent successivement la domination de Pachacutec.

A la fin de sa carrière, ce prince organisa une milice dans chaque département, pour la sûreté de ses États, fonda plusieurs colonies, embellit la capitale, fit construire des temples, et bâtit un palais pour la résidence des Incas.

Comme si tout, dans ce souverain, devait être remarquable, on affirme que son règne dura vingt ans de plus que celui de son prédécesseur, c'est-à-dire soixante-dix ans. Cela suppose une très-longue existence, ce qui, à toute rigueur, n'est pas impossible. Pachacutec laissa un renom si populaire et si éclatant, que les Péruviens le mirent au rang des dieux, honneur insigne qu'il ne fit, du reste, que partager avec les plus illustres de ses aïeux.

Le règne de l'Inca Yupanqui, dixième empereur du Pérou, fut marqué par deux grandes expéditions qui surpassèrent, en difficultés et en éclat, toutes les entreprises des précédents souverains. La première de ces expéditions avait pour but la soumission de la province de Muza, nommée *Moxos* par les Espagnols, et située au delà des Andes, non loin du Paraguay. Elle réussit au gré des désirs de l'Inca. La seconde, plus importante et plus périlleuse, fut dirigée contre le Chili. Jamais les Péruviens n'avaient rencontré une résistance aussi vive et aussi opiniâtre. La première campagne fut sans succès. L'année suivante, Yupanqui mit sur pied des forces plus considérables et s'avança de nouveau contre ses voisins. On se battit pendant six jours consécutifs, avec un acharnement jusque-là sans exemple dans les fastes militaires du Pérou; et la lutte se termina sans que ni l'une ni l'autre des deux armées pût se dire victorieuse. Quelle fut l'issue de cette guerre mémorable, c'est ce que les chroniqueurs ne nous apprennent pas d'une manière bien précise. On laisse supposer qu'à la mort de Yupanqui, l'empire avait mille lieues du nord au sud, et que, par conséquent, il s'était agrandi de tout le Chili; mais la conquête de ce pays par les armées péruviennes nous paraît fort douteuse; tout au plus pourrions-nous accorder que l'Inca soumit quelques districts de la partie septentrionale du Chili. Ce fait historique serait assez intéressant à éclaircir; malheureusement on ne sait sur quelles bases s'appuyer pour entrer dans une discussion sérieuse sur ce point. Toujours est-il que l'empire s'était notablement agrandi vers l'est, sous le règne de Yupanqui; il avait été reculé jusqu'aux Chiriguanos, au levant de la Bolivie.

Inca Yupanqui bâtit la fameuse forteresse de Cuzco, dont nous avons parlé plusieurs fois. Lui aussi mourut, dit-on, dans un âge très-avancé. Il faut bien, à toute force, que Garcilasso de la Véga, historien patriote

et descendant des Incas, trouve les quatre cents ans d'antiquité qu'il attribue à la dynastie des fils du soleil.

Quelques entreprises heureuses et une expédition contre les provinces qui s'étendent jusqu'aux frontières de Quito, expédition qui avorta et ne fit qu'ouvrir la route de cette riche contrée au successeur de Tupac Yupanqui, tels furent les événements les plus remarquables du règne de ce onzième Inca.

Dès l'avènement de Huayna Capac, la guerre de Quito recommença plus acharnée et plus sanglante que jamais. Les Péruviens avaient affaire à des adversaires belliqueux et obstinés, qui n'abandonnaient pas un pouce de terrain sans l'avoir énergiquement disputé; mais l'étoile des Incas l'emporta, et après trois ans de combats, Quito jura obéissance aux dominateurs de Cuzco.

L'historien Acosta nous apprend que, contrairement à l'usage, Huayna Capac fut de son vivant honoré comme un dieu. Ce fait suffit pour prouver la réputation et la popularité dont jouissait cet Inca dès les premières années de son gouvernement. L'une et l'autre étaient, du reste, justifiées par de brillantes qualités et surtout par une ardeur guerrière que tempérerait, après la victoire, une générosité qui ne se démentit jamais.

Ce fut Huayna qui fit fabriquer cette fameuse chaîne d'or longue de six ou sept cents pieds, et qui servait à exécuter une danse solennelle dans certaines circonstances importantes. La confection de cette chaîne était destinée à célébrer la naissance du fils aîné de l'empereur; c'est pourquoi le nouveau-né fut nommé *Huascar*, c'est-à-dire, *chaîne*.

Huayna eut bientôt un autre fils de la fille du feu roi de Quito. Ce second enfant reçut le nom d'Atahualpa, ou d'Atabalipa, suivant les historiens espagnols.

L'Inca soumit ensuite, sans coup férir, toute la vallée de Chima qui avait été la limite des conquêtes de ses prédécesseurs. Peu de temps

après, il décida les habitants de Tumbes à adopter la religion et les lois péruviennes. Il punit les Indiens de Huancavelica qui avaient assassiné leurs gouverneurs. D'après les conseils d'un oracle fameux qui prophétisait dans la vallée de Rimac, il somma, suivant l'usage, les indigènes de l'île de Puna de se reconnaître sujets des Incas; Tumpalla, chef de cette île, feignit de se soumettre, et supplia le roi d'honorer son pays de sa présence. Plein de confiance dans la loyauté de son nouveau vassal, Huayna Capac se rendit à Puna avec une partie de ses troupes. Il ne soupçonnait pas la perfidie de son hôte. Tandis qu'il s'occupait d'établir un commencement d'administration chez ces insulaires, une insurrection formidable éclata, et un grand nombre des soldats de l'Inca furent égorgés. Plusieurs princes du sang périrent même, dit-on, dans ce massacre. Huayna Capac tira une vengeance exemplaire de cette trahison; mille insulaires payèrent de leur vie un facile et odieux triomphe. Ce sanglant événement fit une profonde impression sur les populations timides et soumises que les Incas avaient façonnées à leur joug. Elles le célébrèrent dans leurs poésies, et elles en conservèrent si bien le souvenir, que les Espagnols entendirent plus d'une fois raconter ce lugubre récit par des Péruviens. Huayna fit bâtir une forteresse à Tumbes, et l'île de Puna fut confiée à la vigilance d'un gouverneur aussi actif qu'énergique.

L'exemple de Puna avait été contagieux. Les Indiens de la province de Chuchupuyas s'étaient aussi révoltés et avaient tué tous les magistrats et toutes les autorités nommées par l'Inca. A l'approche de l'empereur qui s'avançait contre eux à la tête d'une armée, ils cherchèrent un refuge dans des montagnes inaccessibles. Mais leurs femmes se jetèrent aux pieds de l'Inca et implorèrent sa clémence. Huayna se laissa toucher et fit grâce.

Rentré dans sa capitale, l'Inca avait formé le projet, conforme, du reste,

aux exigences de son âge, de terminer sa carrière de souverain par un voyage à travers ses vastes domaines. Il avait déjà commencé sa tournée, quand il apprit qu'une révolte avait éclaté dans la province de Caranqué. Il fallut livrer plusieurs fois bataille aux insurgés pour les réduire; enfin, ils furent battus, et deux mille d'entre eux furent sacrifiés à la vengeance de l'empereur.

La paix une fois rétablie dans toute l'étendue de son royaume, l'Inca revêtit Atahualpa, son fils naturel, de la souveraineté de Quito. Ce démembrement de l'empire parut de mauvais augure aux plus sages d'entre les Péruviens, du moins si l'on en croit les historiens espagnols, intéressés à faire croire que la destruction de la domination des Incas était prévue et redoutée par les indigènes eux-mêmes. Ce qu'il y a de singulier, c'est de voir Huayna Capac, comme poussé par une étrange fatalité, quitter sa ville de Cuzco, la capitale de ses ancêtres et la sienne jusqu'à ce moment, pour aller établir sa cour à Quito. Ce changement de résidence lui devint funeste; un jour, tourmenté par l'extrême chaleur, il eut l'imprudence de se baigner, en temps inopportun, dans un lac du voisinage; il s'ensuivit un refroidissement qui le conduisit au tombeau. Sa mort eut lieu huit ans avant la première expédition de Pizarre.

Huascar Inca, héritier légitime du trône, régna cinq années entières sans inquiéter son frère Atahualpa dans la possession du royaume de Quito. Au bout de ce temps, il réclama les domaines d'Atahualpa comme faisant partie de l'empire des Incas, dont il était le seul titulaire. De là des troubles civils qui favorisèrent puissamment les projets des Espagnols, ainsi qu'on le verra plus loin. Quelques historiens accusent Atahualpa d'avoir été le promoteur de ces querelles intestines. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Huascar promit de ratifier la cession faite par son père, à la condition que son frère jouirait de ses possessions à titre de fief de l'empire,

qu'il rendrait hommage au roi de Cuzco, et qu'il n'essayerait pas d'agrandir son territoire. Atahualpa promit et s'engagea même à accompagner son frère à Cuzco, à la tête de tous les curacas et personnages éminents de son royaume. Mais cette promesse cachait un piège infâme. Au lieu de se rendre en ami auprès du confiant Huascar, il marcha contre lui à la tête de forces considérables, le vainquit et le fit prisonnier. Les Espagnols se chargèrent de venger le malheureux Inca, car Atahualpa tomba lui-même entre leurs mains et fut sacrifié à leur impitoyable ambition. Mais n'anticipons pas sur les événements que nous aurons à raconter plus au long en faisant le récit de la conquête du Pérou. Nous n'en aurions même pas fait mention, si nous n'avions tenu à conduire la dynastie des Incas jusqu'au moment de sa destruction.

TABLEAU DES NATIONS INDIGÈNES.

Après avoir donné un aperçu de la civilisation de l'ancien empire péruvien, nous croyons à propos de faire connaître, sous le rapport physiologique et statistique, les peuples indigènes qui habitent cette contrée depuis les premiers temps historiques. Il va sans dire que nous supprimerons tout ce qui pourrait faire double emploi avec ce que nous avons déjà dit au sujet des mœurs et coutumes des Péruviens sous la domination des Incas.

Nous devons prévenir le lecteur que nous suivrons, dans cet exposé, l'ouvrage de M. d'Orbigny, intitulé *L'Homme américain*, ouvrage basé lui-même sur les sources les plus respectables, aussi bien que sur les observations personnelles de l'auteur.

Le territoire du Pérou était et est encore occupé par quatre nations distinctes. La principale et la plus nombreuse est la nation *Quichua* ou *Inca*; la seconde, par rang d'importance, est la nation *Aymara*; les deux autres sont les *Atacamas* et les *Changos*. Les Quichuas étaient autrefois le peu-